

25 décembre 2002 – Naplouse

Le 25 nous trouva à Naplouse juste à temps pour le couvre-feu qui avait été imposé pour la nuit. La situation était tendue. On nous dit que les soldats israéliens fouillaient les maisons la nuit et tiraient à vue, sous des prétextes qui étaient à chaque fois les mêmes : c'étaient des maisons de terroristes ou soupçonnés tels, et les soldats tiraient à vue sans sommation.

Les stigmates ne s'étaient toujours pas effacés du dernier passage en date de Tsahal dans la ville de Naplouse. Naplouse est dans une cuvette et j'appris que sur la colline d'en face était installée une station d'écoutes de la CIA, dirigée vers la Jordanie, la Vallée du Jourdain et le Liban.

Naplouse se ressentait encore des attaques de F-16 d'avril 2002 et de l'invasion du 19 février 2003. Un millier de soldats avait fait exploser une centaine de maisons, détruit les ruines cananéennes, romaines, chrétiennes et musulmanes existantes et tué vingt-trois civils. Les bulldozers quant à eux avaient ouvert des voies d'accès en rasant les maisons du quartier de la vieille ville. C'est ainsi que le vieux caravansérail turc, deux fois centenaire, avait été en grande partie démoli. L'armée avait voulu "déblayer le chemin" vers la vieille ville. Pour cela, les chars tracèrent un chemin en droite ligne, écrasant les maisons et leurs habitants sous couvre-feu. Et c'est ainsi qu'au matin, les habitants étaient sortis voir l'étendue des dégâts.

Il se passe rarement de jours sans que je pense à l'anecdote qui va suivre. Car, bien sûr, c'est anecdotique. Les livres d'histoire n'en feront pas mention.

Un jeune Palestinien avait marché parmi les ruines le lendemain et il avait aperçu un cartable d'enfant. Il avait voulu s'en emparer. Après tout, quoi de plus normal que de récupérer des objets qui peuvent encore servir et que le légitime propriétaire ne viendra jamais réclamer? Il avait tiré le cartable des décombres et c'est un bras d'enfant qui était venu avec. Un bras d'enfant, arraché au niveau du coude, une main d'enfant qui tenait fermement son cartable.

Je pense souvent à cet enfant que je n'ai pas connu, dont jamais je ne saurai le nom. Et ce qui me fait pleurer, c'est de me représenter cette scène atroce : réveillé au milieu de la nuit, sa maison en passe de s'écrouler, cet enfant avait saisi l'objet qui lui était le plus précieux, son cartable de classe, sa seule richesse. Il est mort en tenant son cartable. Jusqu'au dernier moment, hurlant de terreur, il ne s'en est pas dessaisi.

Les gens de Naplouse ont creusé parmi les ruines. Ils ont retrouvé deux survivants, les grands-parents. Le reste de la famille, une dizaine de membres, avait péri dans l'écroulement de leur maison. Je ne sais ce qu'il est advenu des grands-parents. Je suppose qu'ils sont morts de chagrin.

Mais depuis, je garde en moi l'image de ce bras d'enfant agrippé à un cartable.

Cela me hante parfois, bien que je n'en parle pas.

(...)

Il est difficile de décrire Kalandiya.

Kalandiya, c'est tout d'abord une odeur, une odeur d'essence de ces véhicules qui chauffent au soleil pendant des heures, le moteur en marche tandis que les chauffeurs essaient – souvent en vain – de négocier le passage. Kalandiya, c'est une foule silencieuse qui attend debout le bon vouloir des soldats, c'est un fourmillement de taxis d'un côté et l'autre du barrage militaire. Aujourd'hui, contrairement à l'an dernier, ce sont aussi ces murs, ces grilles hautes qui forment des couloirs, ce sont ces enfants qui pour dix shekels transportent dans de petites charrettes à bras, les sacs des navetteurs les plus riches ... ou des quelques touristes qui viennent encore jusque là, ces quelques touristes n'étant bien souvent que des militants pacifistes, des engagés à la cause palestinienne mais Kalandiya n'est plus un carrefour tel qu'on en voit dans le tiers monde, fourmillant de gens, de bruits, et d'étals comme lors de la première année de la Seconde Intifada, il y a tout juste un an. Maintenant, c'est une porte gardée, un no man's land de deux cents mètres qui ne se parcourt plus qu'avec lassitude. A Kalandiya aussi, les ambulances sont systématiquement fouillées et contrôlées, quand elles ne sont pas tout bonnement interdites de circulation. Kalandiya, comme tous les barrages militaires, c'est le grand point d'interrogation. Le barrage sera-t-il ouvert, passera-t-on et si oui, quand ? L'attente peut durer des heures, au bon vouloir des soldats.

Ce jour-là, le soldat revint et annonça que le tref était ré-ouvert.

Et tandis que nous nous rangions sur le bord pour nous assurer que le passage resterait ouvert, un homme passa à côté de moi et me dit dans un anglais impeccable, sans même me regarder : « *Ils veulent vous faire accroire qu'un bon fasciste, ça existe !* »¹

Je restais un instant sidérée mais quand je voulus lui parler, il s'était perdu dans la foule.

¹ « *They want to make you believe there's such a thing as a good fascist.* »